

Amis d'enfance

Par Chu Việt Đan JJR 64

Vietdanchu@hotmail.com

La maladie d'Alzheimer nous guette tous. Aussi je m'empresse de coucher sur papier de doux souvenirs avant qu'ils ne s'échappent de ma mémoire. Rappelez-vous, c'était hier, nous avions 20 ans...

Lân

Il se dégageait de Lân une sorte de grâce, une telle gentillesse, que l'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Fils unique entouré de femmes et de filles toutes à sa dévotion dans sa famille, il prenait tout de même plaisir à s'en évader en compagnie de ses amis. Ces derniers, ils les traitait comme des frères qu'il n'avait pas eus et qui lui manquaient.

Je me rappelle encore mon premier repas chez Lân, vers l'âge de dix-sept ans, à Saigon, dans une belle villa loin du bruit. C'était ma première réception dans le beau monde. La tenue de soirée était de rigueur. J'avais dû emprunter un complet et une cravate. A la même époque, sous la pression populaire, le gouvernement vietnamien leva l'interdiction des danses sociales. Le twist faisant fureur en Occident, lors d'un rassemblement de filles au lycée voisin du nôtre, Lân fut invité à en donner une démonstration impromptue. Après quelques mouvements de hanche, l'ambiance devint si survoltée qu'il sauta sur une table au milieu de la salle pour continuer à se déhancher comme un beau diable devant les filles pââmées d'admiration. Lorsque l'exploit de Lân fut connu à notre lycée, ce fut la gloire pour ce garçon.



Je chérirai toujours le souvenir de nos réunions chez Lân, dans une banlieue fleurie du sud de Paris. Pendant qu'au Viet Nam des millions de jeunes innocents à la peau jaune ou parfois blanche étaient livrés au carnage par des dirigeants convaincus des deux côtés de la justesse de leur cause, nous, à l'étranger, grâce à des parents protecteurs, nous jouissions de la vie comme des inconscients. Chez Lân, loin de la guerre, entourés d'amis et d'amies de notre âge, nous formions une famille, sans souci du lendemain, savourant la douce chaleur de l'amitié. Du fond de mon cœur, je dis merci à Lân et à son « harem » : sa gracieuse sœur, ses ravissantes jeunes tantes, sa séduisante cousine.

Đắc

Dans sa jeunesse, Đắc était rêveur, candide, et même fou parfois. Au lieu de se frotter aux réalités de la vie, il préférait les études : la beauté des mathématiques, l'exaltation des sciences physiques, l'enchantement de la poésie.

Il était présent au dîner chez Lân dont j'ai parlé plus haut. A un moment donné, on lui apporta une assiette d'artichaut, plante qu'il ne connaissait pas. Il jetait des coups d'œil en douce à ses voisines de table, pour savoir comment utiliser ses dix doigts. Il se tira d'affaire avec les feuilles. Apercevant le fond du légume, emporté par son appétit, il avala le tout : le cœur et tous les poils autour. Cela dut lui chatouiller l'arrière-gorge, car il grimaça. Je souris encore rien qu'à y penser.

Souvent en visite dans la région parisienne, chez Lân, Đắc s'y sentait en famille, mais parfois il oubliait les civilités. Au cours d'agapes préparées avec un soin particulier par ses chères amies, il ne fit aucun compliment, si bien qu'une des jolies demoiselles ne put s'empêcher de lui demander : « Est-ce que c'est bon ce que tu manges ? ». Avec sa candeur habituelle, il répondit « ça va ! ». Vexée, la fille reprit : « ça va ? c'est tout ? ». Réalisant sa maladresse, Đắc se rattrapa : « C'est bon, c'est bon ! Je n'ai rien dit depuis le début du repas parce que j'étais trop occupé à dévorer ce qu'il y avait dans les plats ! ».

Un jour, chez Lân, Đắc se proposa pour laver la salade. Ne l'ayant jamais fait, il passa soigneusement chaque feuille, une à une, à l'envers et à l'endroit. Comme cela risquait de durer longtemps, une adorable jeune fille lui enleva le panier de laitue des mains. Les fois suivantes, on lui suggéra gentiment d'aller s'occuper ailleurs. Đắc avait ainsi, sans la chercher, trouvé la recette pour éviter les corvées. Une autre fois, justement, pendant l'été, alors que le jardinier avait du retard et que l'herbe était haute, Đắc se décida à donner un coup de main. La tondeuse n'étant pas disponible, notre volontaire ne se découragea pas, avec ses copains, il se mit à couper l'herbe avec des ciseaux.

Cung

L'écriture est une fenêtre de l'âme, comme l'avaient compris les anciens Chinois, qui avaient élevé la calligraphie au même niveau que la peinture sur soie. Ce qui m'avait frappé chez Cung, c'était son écriture, bien droite, bien ronde, très belle, régulière, presque trop parfait pour être humaine, comme celle de son père d'ailleurs. Elle révélait une maîtrise de soi, une volonté, et un cœur en paix. Je n'oublierai jamais nos excursions dans la luxuriante et sauvage forêt de Fontainebleau, souvent en compagnie de mon très cher Đồng, poète à ses heures, rimant sans effort en vietnamien, en français, en anglais et même en allemand. De plus, appliquant la formule « un esprit sain dans un corps sain », Cung cultivait avec passion les arts martiaux. Avec ardeur, il traduisait des ouvrages techniques en vietnamien pour préparer son retour au pays.

Lorsqu'il débarqua à Paris en 1964, ce jeune homme garda l'heure de Saigon à sa montre, afin de se rappeler sa mère patrie. Un quart de siècle plus tard, lors de notre dernière rencontre, il tenait toujours à sa résolution. Cher ami, as-tu encore à ton poignet l'heure du Việt Nam ? Nous le surnommions « Cứng » (Le Dur), ce qui allait plutôt bien avec sa forte personnalité comme taillée dans un bloc de granit. Mais nous n'avons jamais su s'il était dur longtemps avec les femmes. Cung (l'Arc) portait souvent et avec fierté son ceinturon d'ancien Eclaireur de France ; sur l'écusson de laiton étaient gravés un bel arc tendu, une flèche pointée vers le ciel, symbole de virilité, et la devise des scouts : « Toujours prêt ! ». Etudiant, notre ami était tout entier tendu vers un but, tel un arc prêt à lancer une flèche qui fendrait l'air sans dévier de sa cible. Malheureusement pour lui, comme pour la plupart d'entre nous, plus le temps passait, plus le projet de rentrer au Việt Nam pour servir notre pays devenait irréalisable.

Vĩnh Tùng

Prince de sang de la dynastie Gia Long, Vĩnh Tùng parlait peu, mais ses paroles révélaient un humour malicieux. Au lycée, Vĩnh Tùng manifestait une maturité précoce. Avec ses cheveux légèrement ondulés à la machine et discrètement passés à la brillantine, avec son style de garçon de bonne famille, d'élève sérieux mais en même temps dans le vent, ce « prince charmant » avait fait battre plus vite, en tout bien tout honneur, le cœur de quelques adolescentes en fleurs. Ses amis l'avaient surnommé « Vững Tình » (Lac d'Amour).

Après les examens de fin d'année, en juillet, il arrivait souvent à notre bande d'amis de nous réunir à la Cité Universitaire de Paris. Nous choisissons l'ombre apaisante d'un gros arbre centenaire et là, sur l'herbe tendre, nous passions le temps à pratiquer l'art du farniente. Moi, j'aimais particulièrement m'étendre sur le dos au pied de l'arbre, mes mains servant d'oreiller, à regarder vers le ciel les feuilles se balancer au gré du vent qui leur murmurait de douces paroles. De temps en temps, le feuillage dansant laissait passer de fins rayons de soleil, tandis que nous entendions la cigale chanter. Petit à petit, je plongeais dans une sieste divine. Parfois je m'allongeais sur le ventre et je m'occupais à chercher des trèfles à quatre feuilles. Tùng, excellent joueur de cartes, sortait souvent un paquet de sa poche, et alors nous disputions des parties mémorables dans l'amitié et la bonne humeur.

La musique tenait une place importante dans notre jeunesse. Lorsqu'un tourne-disques ou la radio tombait en panne, nous essayions de les réparer nous-mêmes en les démontant. Quand, malgré tous nos efforts, nous n'y parvenions pas, Tùng, comme un magicien, diagnostiquait rapidement le problème et le résolvait. Une fois, il avait ramassé une vieille télé mise au rebut, et lui avait redonné un son et une image comme si elle avait été neuve ! (Ah, si quelqu'un pouvait faire la même chose avec nos vieilles femmes ! Et avec nous, vieux hommes !)

Chers amis et amies de mon enfance...

Merci pour les moments de bonheur que vous m'avez apportés. Je vous demande pardon s'il est arrivé que je vous fasse de la peine. La vie nous a séparés, pour certains, à tout jamais. Pourtant, j'aimerais tant vous revoir ! Même avec vos cheveux sans doute maintenant plus clairsemés, blanchis ou teints, avec vos rides probablement marquées au front, autour des yeux ou de la bouche, peu importe, et même avec vos mouvements éventuellement plus lents ou encore peut-être carrément ankylosés parfois. Car j'aime à penser que je vous reverrais avec votre cœur toujours intact, débarrassé pour un moment de la carapace protectrice que la vie lui a imposée, libre comme un diamant étincelant sorti de sa gangue de terre. Votre cœur encore jeune, toujours rempli d'amour fraternel. Nous reformerions une famille, pour quelques heures de paradis sur terre. Quoique nous réserve l'avenir, les souvenirs chéris et vous tous et toutes resteront gravés dans mon cœur comme des témoignages heureux de ma jeunesse.

Chu Việt Đan
Promotion JJR 1964
Mont-Royal, Québec, Canada